

Quelle était la vie des paysans de Lignières-la-Doucelle et d'Orgères au Moyen-Âge et jusqu'au XVI^e siècle ?

Par Christian FERAULT

Comme chacun sait, l'existence de nos villages – alors « paroisses » – est attestée depuis fort longtemps : Lignières avec *Laniariaco* (642), *Linaria* au XII^e siècle, notamment, c'est-à-dire « lieu planté de lin », le terme Doucel – ou Doucelle – étant le nom du seigneur ; et Orgères avec *Orgiariae* (1148), *Orgeria* (1181), « lieu planté d'orge ». C'est dire l'ancienneté du peuplement, disons mille ans et plus pour arrondir.

Au Moyen-âge, le Bas-Maine d'alors a été progressivement défriché d'abord par des ermites puis des communautés monastiques aidées de populations qui se rassemblaient autour d'elles. Ces opérations furent très progressives et ouvrirent ce qu'on appelait alors les « déserts » ou « semi-déserts » qui consistaient en zones sauvages, boisées et isolées.

Ainsi pour nos villages et alentour, existait une immense zone forestière continue allant depuis Andaines et Ecouves au Nord jusqu'aux Coëvrons puis la Charnie au Sud, incluant les massifs d'Hardanges, de Pail, de Multonne et de Monnaye, entre autres. De cette grande partie du Bas-Maine, Villaines-la-Juhel était le centre géographique. Au Moyen-âge et à notre proximité, seuls étaient « ouverts » la vallée de la Mayenne et le cours sud du Teilleul avec Saint-Calais-du-Désert et Couptrain.

Mais comme nos paroisses existaient cela signifiait que des zones forestières avaient été défrichées (les plus faciles ? les mieux situées ? ...) et qu'un certain nombre d'habitants s'y trouvaient. On ne dispose pas de données chiffrées mais on peut penser que les effectifs étaient très faibles et les moyens de communications fort primitifs, consistant en layons et chemins souvent impraticables à la mauvaise saison.

On sait aussi qu'à cette époque se sont succédé deux périodes climatiques assez tranchées : l'« Optimum climatique médiéval » entre le X^e et le XIII^e siècle, puis le « Petit âge glaciaire » du début du XIV^e à la fin du XIX^e siècle. Lors de la première, les températures moyennes étaient comparables à ce qu'on a connu entre 1960 et 1990. Ensuite, le climat, plus froid et plus heurté, a causé bien des disettes et des malheurs.

Rappelons aussi que le système féodal s'est établi comme un événement majeur aux XI^e et XII^e siècles.

En fin de période et suite aux défrichements, la région s'est peuplée progressivement, de nouveaux villages et des petites villes ont été établis et il a fallu – pour échanger quelque peu en dépit d'une vie largement autarcique – ouvrir un réseau de « grands chemins ».

Comment se présentait alors la vie rurale et notamment celle des paysans à l'aube de la Renaissance et des Grandes découvertes mais aussi « de la Guerre de Cent ans qui a ravagé le Bas-Maine et décimé sa population » (René Musset) ?

Le système agricole est à peu près fixé – et il durera longtemps –, basé sur un mélange de « bocages », de landes et de forêts, ensemble dont chaque agriculteur cherchera à tirer le meilleur mais faible profit. Parallèlement, se développeront quelques industries associées au minerai de fer local et au bois – encore mais pas partout – abondant. C'est une époque, à partir du XV^e siècle, où le

lin surtout, le chanvre accessoirement, commencent à jouer un grand rôle dans les activités et les revenus.

- Les champs, comme les chemins, sont entourés de haies et confèrent l'aspect de bocage. Pourquoi ? on se perd en conjectures, mais on pense à différentes hypothèses sans doute complémentaires : assurer ou faciliter la garde des bestiaux une fois les récoltes achevées, protéger ceux-ci contre les nombreux loups, échapper à la vaine pâture, faire respecter la propriété – ou une certaine libre disposition – de ses parcelles personnelles face aux autres, ainsi que limiter les effets si dommageables de la pratique de la chasse par les puissants.

Celles-ci étaient petites, en lanières afin de faciliter le passage et le retournement de l'araire tiré par deux bêtes au moins, un long attelage ! Compte tenu des haies, la terre était très ombragée et la croissance des plantes entravée. Après avoir produit du seigle, de l'avoine ou de l'orge, rarement du froment, elle « se reposait » une et souvent plusieurs années (jachère) et les bêtes y pâturaient les plantes spontanées dont les restes étaient ensuite plus ou moins enfouis superficiellement par des passages d'araire. La seule fumure provenait des déjections d'animaux... quand ils se trouvaient sur place.

- Le jardin, situé à proximité du bâtiment d'hébergement, est entretenu avec beaucoup de soin et fumé par des déjections animales recueillies ailleurs dont à l'étable. En cas de métayage, ses produits ne sont pas partagés, un gros avantage. Il produit des légumes de l'époque, des fèves, des pois... et des fruits. Le clos à lin, s'il existe, est également fumé et entretenu avec application.

Champs et jardins servaient avant tout à l'alimentation de la famille paysanne (les « grains » par les premiers) et à régler les redevances, déjà nombreuses, au seigneur et au clergé (dîme). Les mauvaises récoltes étaient en conséquence synonymes de disettes voire de famines.

Restaient les ressources associées aux bestiaux et à leurs produits : bovins dont les bœufs de traction, ovins et caprins. A l'époque, les chevaux de trait étaient très peu nombreux et souvent absents.

Quelles étaient les ressources pour les nourrir ? les herbes des champs moissonnés ou en jachère, les feuillages trouvés dans les haies (les « feuillards », souvent de frêne) et le foin obtenu dans les rares prés situés au fond des vallées, autour des ruisseaux. Un ensemble insuffisant...

- Les landes créées aux dépens des forêts défrichées leur étaient préférées en raison de la plus grande abondance d'herbes et, sur nos sols et sous notre climat, d'arbrisseaux ou d'arbustes utiles, avec en premier lieu les ajoncs, fort recherchés et broyés pour être donnés aux animaux. Par ailleurs, la fougère-aigle, si commune et abondante, était récoltée pour servir de litière.
- Les bois et la forêt étaient indispensables à toute exploitation, soit en propriété, soit surtout selon les droits d'usage qui donnaient lieu à de multiples contestations et procès, les seigneurs voulant maintenir à tout prix leurs avantages. Les paysans y trouvaient du bois d'œuvre et du bois de chauffage (« bois mort »), des fougères en complément, et surtout y nourrissaient leurs porcs qui à l'époque n'étaient pas enfermés mais « allaient à la glandée ». Une autre ressource précieuse. On peut d'ailleurs dire que, dans le Bas-Maine, le porc est « né de la forêt ».

Au total donc, un système qui dura des siècles et recouvrait une très grande diversité de situations : les fermes étaient le plus souvent très petites et petites, constituées d'un mélange de terres en propriété, en location, en métayage, en libre (?) disposition... chargées de conflits et de procès.

Beaucoup d'habitants ne disposaient que d'une vache et/ou de quelques moutons et d'aucune terre : ils devaient avoir recours à la vaine pâture ou à l'installation temporaire chez autrui.

Tout ce monde – l'agriculture occupait la très grande majorité de la population – vivait bien modestement, souvent misérablement, avec de nombreuses familles à charge (il fallait des « bras » et la mortalité était très importante) et sous une profonde incertitude du lendemain.

- La vie quotidienne du paysan était dure, frugale et incertaine. Il disposait, pour loger sa nombreuse famille, au sein de ses parcelles et à proximité obligée d'un point d'eau, de bâtiments modestes construits à la manière des étables, bas, humides, mal aérés, faits de terre et de lattes de bois, plus rarement de pierres de granite ou de grès et recouverts de dalles grossières mais en général de chaume, avec un sol en terre battue.

Les maisons étaient formées de deux pièces : la « chambre de feu », lieu de vie pour tous et où couchaient les maîtres et une pièce froide pour la ou les servantes. Les domestiques hommes étaient relégués à l'étable, prolongement de la maison, ou dans le grenier à foin et provisions. La porte était basse et la fenêtre petite, quand elle existait. Les meubles étaient peu nombreux avec une maie, une armoire et quelques ustensiles, des lits sommaires dans lesquels la famille se trouvait la nuit.

La cuisine – surtout pour des soupes et des bouillies – se faisait bien sûr dans la cheminée. Le pain, plus ou moins noir, mal levé, de taille impressionnante, constituait un point central et un recours essentiel pour l'alimentation.

Autour des bâtiments, on trouvait beaucoup d'eaux croupissantes, mêlées de purin. A la mauvaise saison, c'était l'isolement, les chemins étant peu praticables. Les échanges se trouvaient limités aux voisins, avec des veillées.

Les paysans étaient très pauvres en lien avec des rendements fort médiocres, un archaïsme des pratiques, le poids des redevances de tous ordres et, du XIV^e au XVI^e siècle, en raison des guerres et des épidémies frappant une population déjà bien faible. La disette était commune, la famine fréquente. Des groupes de miséreux arpentaient les campagnes. Un certain nombre survivaient dans des « loges » précaires là où on les tolérait...

A la fin de cette triste période pour les personnes, on note toutefois quelques évolutions positives avec la culture du pommier et celle du sarrasin arrivé au XV^e siècle. Ce dernier présentait de nombreux avantages : culture nouvelle, il échappait à la plupart des prélèvements ; il pouvait être semé en dérobé, après la céréale et en précédant le semis d'automne ; il étouffait les adventices en raison de sa croissance très rapide ; et son goût plût très vite et il devint pour près de cinq siècles une base capitale de l'alimentation paysanne et rurale.

Puis il y aura le développement des cultures textiles, jusque-là traditionnelles et l'extension des « labours » aux dépens à nouveau de la forêt, et aussi des landes... Trois siècles plus tard, on débouchera sur une révolution agricole capitale...

* *

*

La vie paysanne à Lignières et Orgères était donc extrêmement difficile dans ces époques, aléatoire sur bien des plans. Certains ont tendance aujourd'hui à évoquer « le bon vieux temps » : c'est ignorer délibérément ce qu'ont enduré nos lointains aïeux et leurs souffrances multiples.

(Février 2019)